

LA CHINE (1)

En cette heure consacrée à la Chine, nous ne saurions mieux faire, pour prendre une idée à la fois de son histoire et de ses rayonnements, que de jeter les yeux sur la carte de son domaine au cours des âges. La série assez régulière de ce qu'on peut appeler ses extensions et ses contractions successives se trouve en effet traduire avec fidélité les états de sa fortune intérieure et ses situations dans le monde. L'ensemble de ces mouvements pourrait être considéré comme les lois de son histoire, si l'on voulait entrer dans la métahistoire.

Ses commencements, obscurs comme la plupart des origines, n'ont pas donné lieu à moins de chimères. Pour nous en tenir aux dernières années, il est permis parfois de se demander ce qui l'emporte dans les esprits, des découvertes réalisées ou de la floraison d'hypothèses explicatives qu'elles ont fait naître.

Des vestiges de feu, des instruments d'os et de pierre, et surtout deux crânes et quelques fragments de squelette trouvés en 1923 et en 1929 dans l'Ordos et dans le Ho-peï, ont enfin attesté l'homme paléolithique en Chine. Voilà les faits, et la découverte est d'importance. On s'est mis aussitôt à délimiter son aire : jusqu'à la rive orientale de la grande boucle du Fleuve Jaune. Les uns l'ont fait monter du Sud, Inde ou Indonésie, par la côte, avec les éléments malais de la faune du début du Quaternaire ; d'autres l'ont cru venu de l'Ouest et d'Asie centrale, d'où le type humain, né vers la fin du Tertiaire, se serait ensuite répandu. D'autres encore, tirant des gisements de l'homme fossile autant d'espèces conjecturales, ajoutèrent une race nouvelle, des débris d'un individu aux six autres races, dont la seule assez connue, celle de Néanderthal, avertissait pourtant des grandes variétés individuelles qu'une seule famille contient.

Déjà le paléolithique chinois rattaché d'une part à la faune méridionale, rejoignait d'autre part la faune de la Russie du Sud à travers les steppes. Mais l'industrie paléolithique présentait un intermédiaire ou un

composé de moustérien et d'aurignacien, sans qu'on put affirmer s'il s'agissait d'une convergence ou d'une homogénéité de culture. Séparée du *Sinanthropus* par la masse du loess et une époque géologique, de multiples foyers gardaient dans la Chine du Nord ce qui reste de l'humanité néolithique. Une grande culture, caractérisée par la richesse de ses haches de pierre polie et la perfection de sa céramique peinte, a commencé de sortir des fouilles de Yang-chao, au Ho-nan, et de Chak'o t'ouen, au Sud-Est de Moukden, en 1921 et du Kan-sou en 1923—1924. Des analogies remarquables sont bientôt apparues avec la céramique d'autres foyers, en Mandchourie et en Mongolie, dans les Turkestans, en Sibérie et jusqu'en Russie méridionale et en Thessalie. Les estimations oscillent entre les dates extrêmes de 3000 à 1500 a. C.

Cette culture touche à celle du bronze et parfois s'y attarde. Les vases monochromes de Yang-chao sont les prototypes des plus anciens bronzes chinois (l'art des Tchou perd par là une partie de son originalité) et les couteaux de pierre préhistoriques ont transmis sans altérations leurs formes aux couteaux de fer employés de nos jours par les coupeurs de sorgho de la Chine du Nord et les tribus arctiques des deux côtés du Behring. C'est le lieu de noter l'importance de la tradition des techniques en Chine, dont l'étude difficile s'est aujourd'hui singulièrement compliquée grâce à l'industrie florissante des faussaires et la légèreté théorique de certains historiens de l'art.

Dès la fin du siècle dernier, des fragments d'os et d'écaillés de tortue inscrits, trouvés par des paysans au Ho-nan, attestaient d'une façon tardive et inespérée l'existence de la deuxième dynastie, celle des Yin, jusqu'alors aux trois quarts perdue dans les souvenirs légendaires légués par l'antiquité. Vous savez que le déchiffrement de ces débris de textes, qui a commencé un renouvellement de l'archéologie chinoise, a fait la gloire des deux plus illustres érudits de l'empire finissant. Wang kouo wei et Lo Tchen-yu, et con-

(1) Conférence fait le lundi 3 avril au Musée Louis Finot, à Hanoi.

tinue d'occuper presque exclusivement quelques uns des meilleurs représentants de la philologie chinoise actuelle. Pourtant les premières fouilles méthodiques n'eurent lieu qu'à partir de 1927 ; on en a déjà beaucoup écrit sous le nom de fouilles de Ngan-yang. Le site, non loin du Houang ho, se trouve au Nord et à l'Est du village de Siao-t'ouen, dans un coude de la rivière Yuan, célèbre dans la vulgate des ligues du IV^e siècle. Le village même est moderne, il a poussé au temps des Ming près d'un cimetière des Souei et des Tang. Là paraît être Yin-k'iu, pendant 50 ans capitale des Yin, et depuis inondé et recouverte de tombes. Peut-être y fondait-on le bronze. Le travail de la pierre et des os semble y avoir été contemporain. Des anneaux de pierre, plats et larges, semblent annoncer les *pi* de jade. A côté d'une poterie grise, grossière. Ngan-yang a livré une poterie blanche, tournée et cuite, dure et fine. Elle est décorée de *lei uem*, ornements linéaires, de *l'ao tie*, faces monstrueuses et énigmatiques, de dragons et de phénix. Le dessin de cette décoration en creux se retrouve en relief sur les bronzes postérieurs, de même que les tripodes (*li*) en poterie blanche de Yang-chao et de Ngan-yang se retrouvent en bronze sous les Tcheou. Cette poterie monochrome a d'ailleurs pu imiter à son tour les bronzes (p.ex. les *leou*), car elle a duré jusqu'à la céramique *han*, qui en sort.

Les tentatives pour préciser la place de Yang-chao et Ngan-yang dans la civilisation de l'Extrême-Asie n'ont guère abouti jusqu'ici qu'à étendre des parallèles. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Yang-chao paraît plus ancien, et plutôt tourné vers l'Occident. Ngan-yang, plus oriental. Bien que ce que nous savons des premiers Chinois nous les montre dans un domaine qui ne s'étend pas au Sud au-delà du bassin du Fleuve Jaune, il s'en faut que tous les rapprochements de culture ne puissent se faire que du Nord. Aux éléments tropicaux de la plus vieille faune, qui sont des témoignages à peu près sûrs, on a voulu en ajouter qui le sont moins, et qui n'ont de valeur solide qu'en tant qu'ils nous proposent des études limitées et strictes, et qu'on ne prétend pas en faire l'excuse de généralisations souvent aussi vastes qu'énormes. Parmi les analogies aperçues entre la Chine antique et les pays du Sud ou de l'Est (Corée mise à part, où elles sont évidentes), nous nous contenterons

de citer la technique de certains vases « au panier » de Ngan-yang et de Somrong-sen au Cambodge, le bas de statuette accroupie, au dos creux, de Ngan-yang, que l'on a comparée aux ornements de colonne chez les Moari, et encore l'étrange masque du *l'ao-t'ie* (nom que l'on rend parfois par « ogre » ou « glouton » et qu'il est peut-être plus sage de ne point traduire) de quelques tessons de Ngan-yang et des vases de bronze Tcheou, qui de la Chine du Nord par l'Océanie nous transportent en Amérique centrale, en pleine civilisation Maya (12^e-13^e s.p.C. !) avec le vase de marbre de Rio Ulua (Honduras). Cambodge, îles du Pacifique, Amérique : semblable aux chevaux du soleil, la comparaison typologique nous mène en trois pas aux bornes du monde.

Bien que le Tonkin ait été dès les Han une province de la Chine extérieure, je n'ai pas à vous parler de sa préhistoire. Il suffit de renvoyer aux travaux de ceux qui nous la rendent : les Colani, les Mansuy, les Patte et d'en rappeler les deux résultats essentiels : la reconnaissance d'un paléo-mésolithique qui s'étend du Hoa-binh au Quang-binh, d'un néolithique qui s'étend jusqu'au Cambodge, et leurs répliques indonésiennes et mélanésiennes. Les trouvailles de la Chine du Sud, faites ça et là, sans grandes suites, ont donné lieu, comme on pouvait s'y attendre, à des rapprochements avec celles du Ho-nan d'une part, et de l'autre, avec celles d'Indochine, des Philippines et de Malaisie. Il convient de noter sans en rien conclure qu'elles ne comprennent aucun tripode monochrome *li*, qui est un des types originaux de la céramique chinoise du Nord. Il faut noter de même que tant à Ngan-yang qu'à Hong-kong et en Indochine, une stratigraphie mêlée embarrasse la datation ; les supputations de Stein Callenfels pour l'Asie du Sud-Est vont du 2^e au delà du 4^e millénaire a. C. Enfin il ne faut pas oublier que les époques préhistoriques, liées aux lieux, n'ont pas de synchronisme universel, et que, sauf pour le paléolithique et le néolithique de la Chine septentrionale, opposés nettement, les chevauchements sont nombreux d'un « âge » à l'autre.

Le Suédois J. G. Andersson, qui avec le Chinois Li Tsi a le plus contribué à faire connaître la protohistoire de la Chine, place le début du bronze au 3^e millénaire a. C., où l'histoire légendaire place Yu le Grand, et sa fin au 4^e s. a. C. au plus

tard. Frappé des ressemblances qui se voient entre les bronzes du Chan-si et de l'Asie Centrale, il a supposé qu'elles exprimaient une sorte d'unité caractérisée par ce type d'art appelé d'abord *sibérien* ou *scythe*, puis, plus vaguement et plus exactement : *le style animal eurasién*. Le motif principal : animaux luttants et contorsionnés, en a déjà été popularisé par les plaques d'or et les boucles de ceinture rapportées en Europe. Voici, d'après Andersson, les quatre grandes zones de cet art : La province de l'Euxin, au Nord de la Mer Noire, pays des Scythes du VI^e au 1^{er} s.a.C. ; la province d'Ananino, sur les deux rives du fleuve Oural en Russie orientale ; la province de Minusinsk, autour de la Sibérie méridionale et de la Mongolie du Nord ; la région dont Souei-yuan, au Chan-si, aux seuils de la Mongolie et de la Chine, est le centre ; mais qui s'étend du Jehol au Sud du Gobi, c'est à dire le long des marches chinoises du Nord. Cette hypothèse, une des plus raisonnables qu'on ait émise, parce qu'elle est limitée aux faits et conduite par les faits, nous ouvre ainsi, vers le 1^{er} siècle de notre ère, un domaine immense du Pacifique à la Mer Noire, coïncidant avec celui des migrations à grandes distances que la préhistoire pressent, et celui des grandes routes de migrations et d'échanges intercontinentaux que l'histoire peu à peu confirme. A chacun des ses bouts s'est exercée la puissante influence de la Chine ou de la Grèce.

Tout ce qu'on connaît de la première dynastie des Hia est légendaire ou conjectural. Un savant chinois a récemment soutenu sans grand succès que Yang-chao devait présenter la civilisation des Hia, comme Ngan-yang celle des Yin. Mais contrairement aux Yin, les Hia seraient des allogènes émigrés au 2^e s. a. C. dans le Turkestan russe, où les Yue-che, une vingtaine d'années après leur établissement, vinrent les subjuguier. Cette thèse contient deux hypothèses gratuites : l'une est que Yang-chao est aux Hia ce que Ngan-yang est aux Yin ; mais Yang-chao n'a point fourni de textes comme Ngan-yang ; l'autre, que les Hia, que l'histoire légendaire fait commencer en 2200 et achève en 1765 a. C., se sont survécus plus d'un millénaire et demi pour devenir les Ta Hia des premiers historiens. Il faut observer, puisque la démonstration est basée en partie sur une analogie de nom (Hia = Ta-Hia), que si les Hia légendaires avaient été des

étrangers, on s'explique mal comment leur nom serait demeuré à l'aube de l'histoire véritable, à l'époque du *Isot-chouan*, pour désigner les états purement chinois de la Chine centrale : Tchou-Hia. Grâce aux découvertes du Honan, les Yin sont entrés dans l'histoire, mais avec quelles lacunes ! La question de leur origine et de leur fin, c'est à dire, du commencement des Tcheou, reste aussi obscure. La géographie de cette période, imprégnée de légende, nous est mal connue, et le fameux voyage du roi Mou en Occident n'est pas autre chose que le premier reman chinois.

L'histoire établie ne commence qu'au VIII^e s. a. C. Les Tcheou, souverains de la 3^e dynastie déclinante, installés dans l'actuel Ho-nan, au Sud du Hoang-ho, dans le pays arrosé par la Lo, formaient alors le centre d'une confédération d'états dont l'indépendance, la puissance et la barbarie croissaient à mesure de leur éloignement du domaine royal. A l'Est des Tcheou, du Ho-nan au Chan-tong, étaient les petits états apparentés de Wei, de Tcheng et de Lou, ainsi que celui des Song, descendants des Yin, Le Ts'ai, le Tsas, le Souei etc.... se rattachaient au clan royal. Les autres étaient des seigneurie extérieures : au Nord des Tcheou au Sud du Chansi, entre le Hoang-ho et la Fen, le Tsin ; au Nord-Ouest du Chanh-tong, le Ts'i ; l'un et l'autre tour à tour unis aux Chinois et aux Barbares et empiétant sur eux. Plus sauvage encore, Ts'in, à l'Ouest, dans le bassin de la Wei et le bassin inférieur de la King et de la Lo du Chen-si ; Tch'ou et Wou autour du Yangtseu, le premier jusqu'au lac T'ong t'ing, le second jusqu'au Po-yang et à la mer ; tout au nord, le Yen, dans le Tche-li, à l'ancienne embouchure du Fleuve Jaune. Telle qu'elle apparaît à l'époque des hégémons, ou *Tch'ouen-ts'ieou*, du VIII^e au VI^e siècle, la Chine est essentiellement une civilisation de plaine, entourée d'un large cercle de barbares : les Man du Sud, parmi lesquels étaient sans doute des peuplades tibétaines et miao ; les Jong et les Ti du Nord et de l'Ouest, appellations vagues qui confondent des populations chinoises en retard pays de Siu et de Houai, et des ancêtres des Huns et de Turcs ; et pénétrée par eux le long des montagnes : Jong de la Wei et de la Lo, pilleurs de capitales, Jong de la Houai, de la mer et des marais vers K'ai-fong. Yi de l'Est du Chang-tong. Par contre, la masse du

Tch'ou et du Wou, considérée comme barbare par les Chinois du centre, était vraisemblablement chinoise,

Des intrigues et des guerres qui troublent le Ve siècle et font de la période suivante une des plus sanglantes et des plus confuses, nous ne retiendrons que quelques traits généraux. Le domaine royal des Tcheou est réduit, à la mince région de Lo-yang (Ho-nan-fou). Les petites principautés appartenues au clan royal, sauf le Lou, sont absorbées dans l'expansion des seigneuries indépendantes. Le Tsin parti du bas Chan-si, est près de faire l'unité des états centraux quand il se morcelle en trois : Tchao, Wei et Han (424-403). Le Wou d'abord menaçant, est en 473 annexé par le Yue, ou les Po-Yue, dans la région de Canton, de race mal connue et probablement mêlée, apparue à la fin du Ve siècle. Le Tch'ou l'annexe à son tour en 334 et prend vers le Sud une extension énorme (tout le moyen et le bas Yang-tseu et le Si-kiang). Le Ts'i et le Ts'in s'étendent. Le Ts'i sera usurpé en 110 et supprimé en 284, la dynastie des Tcheou est détrônée en 249 ; en 221 enfin, Ts'in, ayant détruit tous les autres états, fonde l'empire. C'est l'époque des Royaumes Combattants, *tchan kouo*, qui a duré du début du Ve siècle au dernier quart du III^e a. C. C'est aussi le temps d'Alexandre : des tribus indo-européennes s'élevaient alors jusqu'aux Tien-chan, au Turkestan oriental et au S. O. du Kansou, et, peut-être, des éléments de la Grèce et de l'Inde par une suite de contacts et d'échanges, étaient-ils déjà venus contribuer, dans une mesure indéterminable, au bouleversement des idées et des mœurs en Chine. Les Sacés, (Çaka, Sai, qui au II^es, devaient atteindre l'Indus, étaient encore sur l'Ili. Les Massagètes, les Chorasmiens à l'Est du lac oxien (mer d'Aral). Les Scythes au Nord, n'avaient pas même de nom en Chine. Les grands ennemis, les Hiong-nou, ou Huus Hou à l'Est, tures ou mongols se formaient en confédération au début du 2^e siècle a. C. ; un siècle plus tôt, ils avaient transmis aux Ts'in l'art de la cavalerie et son armement iranien. L'est était occupé par les Tong Hou (Hou orientaux), peuples mêlés, autour du Sîramüren ; par les ancêtres des Tungus : Sou-chen, Wei-pi, Wou-ts'in, et des Coréens : Tch'ao-sien. Les populations tibétaines Kiang et Ti, fermaient l'Ouest ; les pays du S. O. Pa et Chou, étaient désormais des marches. Le Sud en-

fin, qu'une tradition tardive rattache aux commencements mythiques de la Chine, devint commanderie en 214 a. C. Ce fut la commanderie de Siang, qu'on a voulu étendre jusqu'au cap Varella, en identifiant sa partie méridionale avec la préfecture de Siang-lin, établi plus d'un siècle après, et que des estimations plus modérées placent au Tonkin ou même au Kouang-si et au Kouei tchéou. Mais c'est le Nord, ouest et est, qui a toujours joué le premier rôle dans l'histoire chinoise.

Les six royaumes détruits, la Chine unifiée possède en gros le territoire qui restera le sien. Les seigneuries indépendantes n'existent plus. La fin rapide des Ts'in, en 206, entraîne un réveil inutile du Tch'ou, le plus vaste, le plus méridional des anciens royaumes. La Chine, divisée par Ts'in Che-houang-ti en 40 commanderies, *kiun*, en a eu sous les Han de 107 à 103, en 13 provinces, *pou*. Celles-ci avaient été créées d'après les neuf provinces du mythique Yu, et les commanderies, sur celles des Ts'in, en les complétant : les Han établirent ainsi un système de classement administratif dont s'inspirèrent ensuite toutes les dynasties. Un assez grand nombre d'apanages, *kouo*, la moitié du domaine central, dont les princes hors du clan royal étaient progressivement dépouillés, avaient autant d'imitations réduites de la Cour impériale et faisaient partie des provinces comme les commanderies. Les trois commanderies les plus méridionales : Kiaotche au Tonkin, Kieou-chen au Thanh-hoa, Je-nan jusqu'à la région de Hué, avaient été fondées en 111 a. C., après la destruction de son suzerain, le royaume de Nan-Yue, né au Kouang-tong de la chute des Ts'in. Le préfet du Kiaotcheou gouverna trois siècles ces commanderies et l'ancien Nan-Yue. On connaît dans l'intervalle, la révolte des seigneurs Trung et l'expédition de Ma-Yuan (40-43 p. C.) ; leurs légendes vivent encore. Le Sud Ouest vers le Thibet restait l'habitat des Ti et des Kiang ; vers le Tonkin et le Laos, les Tien et les Kouen-ming, à peu près dans l'actuel Yun-nan, étaient des peuplades méridionales, Au Nord-Est les Tungus, appelés maintenant Yi-leou, et les Fou-yue étaient refoulés vers le Sourgari ou maintenus, sous l'empereur Wou, dans quatre commanderies : Lin-t'ouen, Tcheu-p'an, Hiuan-t'ou, et Lo-lang. Lo-lang, le long de la mer, la principale, se maintint la dernière, jusqu'à la fin des Han pos-

térieurs ; les fouilles japonaises viennent de la retrouver. Les Fou-yue fondent dans les premières années de notre ère le royaume de Kao-keou-li, qui absorbe les Wou-ts'in et devant lequel les Chinois reculent. A l'Ouest des Fou-yue, les Tong-Hou étaient connus sous les nouveaux noms de Wou-houan et de Sien-p'i ; les Wou-houan, employés par l'empereur Wou pour espionner les Hiong-nou, se révoltent sous Wang-mang, brigandent, se soumettent ; les Sien-p'i s'allient aux Han postérieurs contre les Hiong-nou divisés et les Wou-houan, brigandent à leur tour et sont unifiés en une grande fédération au milieu du 2^e s. ap. C. Sous les premiers Han, les Hiong-nou s'étaient retirés au Nord du Gobi, cinq grands chefs, *chan-yu*, se disputaient le pouvoir. L'un d'eux, avec le secours de la Chine, bat ses rivaux, épouse une princesse chinoise. Son neveu se révolte contre ses fils, fait sécession, aide la Chine à détruire les Hiong-nou septentrionaux, et menace la frontière du Nord comme les Sien-pi. Sous des noms divers, cette menace n'a jamais cessé. Là est la raison de la fameuse « grande muraille de 10 000 li », élevée par Ts'in Che-houang-ti, qui a disparu, mais que rappelle la grande muraille actuelle, plus au Sud, construite en 1.000 ans de l'époque du Sud et du Nord à celle des Ming. Le Nord est resté pour la Chine la zone impénétrable, malgré les campagnes de ses généraux, qui ne s'emparent que des tentes et ne soumettent que des nomades, et malgré le lent effort, toujours recommencé, de ses colonies militaires et paysannes, dont les sables recouvrent les champs et les villages que les hordes ont pillés. En revanche, elle a souvent captivé les barbares du Nord qui l'avaient envahie et leurs dynasties se sont sinisées : Wei (Ve-VI^e s. ap. C.), K'i-tan (Xe-XI^e s.), Joutchen (XII^e-XIII^e s.), Yuan (XIII^e-XIV^e s.), Mandchou. (XVII^e-XX^e s.).

Entre les sables et les Turcs au Nord, et le Tibet à l'Ouest, il restait l'étroite région du Kan-sou qui va de Lan-tcheou à Touen-houang. L'empereur Wou la conquiert de 115 à 111, date de la fondation des commanderies du Sud. L'initiateur aurait été Tchang K'ien, envoyé solliciter contre les Hiong-nou l'alliance des Yue-tche. Les Hiong-nou les avaient chassés du Nord-Ouest du Kan-sou, et ils avaient fini par fonder un royaume en Bactriane. On discute encore sur les Yue-

tche, qu'on a identifié aux Asioi, aux Asiani, aux Gètes et aux Goths des auteurs européens, aux Kushana avec Kanishka, en faisant d'autre part de ces derniers des To-khars. Quoi qu'il en soit, les Chinois entrèrent en rapport avec les Kushana, le général Pan Tch'ao fit de la Kachgarie un protectorat chinois, qui avait son siège à Koutcha. Quand peu après la Chine perdit la réalité, puis le nom même de son empire, l'événement décisif avait eu lieu : la route de la soie, par le Turkestan oriental, les Pamirs, Bactres, la Parthie, la Mésopotamie, unissait Tch'anggan (Si-ngan-fou) à la côte syrienne et à Rome. Le Grec Hippalos reliait dans le même temps l'Égypte à l'Inde, reliée à l'Indochine : au 2^e siècle, des gens du Ta-ts'in (Orient romain) arrivaient en Birmanie et au Tonkin ; au siècle suivant, sous les trois royaumes, des Sogdiens vivaient au Tonkin, le Wou envoyait K'ang T'ai et Tchou Yin au Fou-nan (Cambodge), en relation d'ambassade avec l'Inde. Plus importantes que Rome, l'Inde et la Grèce dont les influences antérieures ne peuvent être que présumées, arrivaient par deux voies à la Chine : les plateaux de la Haute Asie et la mer. C'est le grand moment de l'introduction du bouddhisme en Extrême-Orient. Vers la fin du IV^e siècle, la foi nouvelle s'est étendue au Sud à la Malaisie et au Nord au Kao-keou-li, en Corée, d'où elle va gagner le Japon. Elle couvre la Chine. Un échange s'établit : moines traducteurs et nonnes viennent du Sud et du Nord-Ouest. Fa-hien et ses compagnons ouvrent six siècles de grands pèlerinages, des Ts'in au Song milieu du XI^e siècle).

Il ne peut être ici question même d'énumérer toutes les vicissitudes intervenues dans les positions de la Chine à l'égard des autres pays d'Asie. Il nous suffira de les avoir entrevues ci-dessus. La corrélation entre sa prospérité intérieure, l'expansion de son empire, le nombre et la portée de ses emprunts et de ses dons, peut apparaître par le simple tracé de ses limites. Ses échanges ne cessent pas nécessairement pendant ses repliements en elle, mais ces repliements font ressortir la valeur de ses moments de gloire. Les 60 ans des Trois Royaumes (220-280) et les deux siècles des dynasties du Sud et du Nord (386-589) montrent que l'unification n'est pas la condition nécessaire de sa grandeur, comme le règne

des T'ang et des Song, que l'unification n'empêche point les déchirements intestins.

Au temps des Trois Royaumes, nous voyons le Wou raffermir la domination chinoise en Annam, le Chou la maintenir à l'Ouest et au Yun-nan, le Wei recueillir au Sud des Tien-chan l'héritage ruineux des seconds Han, retarder la poussée des Hiong-nou en essayant de les fixer dans l'Ordos et sur la Fen, rentrer au Nord-Est la frontière devant les Sien-p'i, mais en ramenant la moitié des Wou-houan et après une victoire, et conserver la Mandchourie du Sud et l'Ouest de la Corée jusqu'à la région de l'actuel Séoul. Le Nord continue de renouveler des dynasties chinoises. Wei détruit Chou. Les Ts'in usurpent en 265 et refont l'unité. Débauches et guerres du palais, succès du bouddhisme et du taoïsme, poussée des barbares ; Turcs en Mongolie, Tungus en Mandchourie, les Mongols entre les deux autres. En moins d'un demi-siècle, la Corée avec Lo-lang, la Mandchourie jusqu'au fleuve Leao, passent au Kaokeou-li, les Hiong-nou de l'intérieur enlèvent le Chan si et le Chen si, deux empereurs meurent captifs ; les Ts'in se transportent à Kien-k'ang, ancienne capitale du Wou. L'actuel Nankin, abandonnant le Nord du Yang-tseu aux royaumes éphémères des cinq Hou. C'est l'époque des Gupta dans l'Inde, des luttes entre les empereurs romains et les Sassanides. En Corée méridionale naissent les trois Han : Kudara, Shiragi, et le Mimana, déjà sous l'influence japonaise.

L'époque suivante (V-VI^e siècles) est celle de Fa-hien et d'Attila, issu des Hiong-nou de l'Ouest. Aetius, opposant barbares à barbares, remporte en 451 la dernière grande victoire au nom de Rome. Les Huns Blancs, ou Hephthalites, renversent les Gupta, ravagent le Nord-Ouest de l'Inde et sont détruits par les Turcs qui naissent à l'histoire. Les Sien-p'i fournissent à la Chine la seule grande des dynasties du Sud et du Nord, les Wei, peut-être Tungus, mais de langue turque, auxquels nous devons les premiers monuments de l'art bouddhique en Chine, les grottes sculptées de Yun-kang près de Ta-t'ong-fou, au Chan-si, où les Wei résidèrent de 383 à 494, et celles de Long-men, près de Honan-fou, où ils furent depuis 494. Pourtant la tradition officielle ne reconnaît que l'empire des premiers Song au Sud, que les Wei reculent jusqu'à la Houai. De petites dynasties traînent jusqu'aux Souei l'héritage chinois.

Wen, premier empereur Souei, s'étant intronisé à Tch'ang-ngan, fonda une Tch'ang-ngan nouvelle, chantée sous les T'ang par Lou Tchao-lin, à côté de l'ancienne. Son fils, l'empereur Yang compléta la Grande Muraille et creusa des canaux. Les Souei laissent un empire qui se rapproche de celui des Han postérieurs. A l'Est, sous la menace des K'i-tan la frontière atteint de nouveau le fleuve Leao. Elle remonte au Nord à la hauteur de la boucle des Ordos, regagne sur les Turcs le Lop-nor vers Cercen, s'agrandit au Sud, vers le Varella, des trois commanderies de Pi-ying, Lin-yi et Hai-ying prises sur le Champa. Ces noms de commanderies ne doivent pas nous faire illusion. Nous avons là un exemple familier de ces créations éphémères et nominales qui marquent l'extrême avance de la Chine en des pays difficiles et lointains, déjà imprégnés d'une culture étrangère forte. La plus méridionale, semblable à la préfecture de Thanh-hoa, au Quang-nam, sept siècles plus tard, fit bientôt retour au Champa, et les deux autres au début du IX^e siècle.

Les plus grandes dynasties composèrent en Chine avec les nomades, et plus d'une princesse impériale fut le gage de ces alliances périlleuses. Les Turcs, qui venaient de se diviser en tronçons puissants, aidèrent tour à tour les maîtres de la Chine ; le premier T'ang, gouverneur de la Fen, n'échappa pas à leur secours. Sou-tsong (756-762) reconquit par les Ouïgours les deux capitales : Tch'ang-ngan et Lo-yang (Si-ngan-fou et Ho-nan-fou), d'où un K'i-tan qu'il avait fait gouverneur l'avait chassé. L'empereur T'ai-tsong, un des héros de la Chine, battit en 630 les Turcs Orientaux. Les Turcs Occidentaux le furent en 656. Des protectorats s'établirent à Koutcha, à Ngan-Pei, dans la région de l'Orkhon, à Ch-n-yu, entre la Grande Muraille et le Fleuve Jaune, exerçant sur le Nord et l'Ouest une surveillance qui devint précaire au milieu du VIII^e siècle. L'Est toujours menacé par la pression des K'i-tan, le long de l'étroite bande maritime qui relie Changhai-kouan au Leao, eut au 7^e siècle les protectorats de Ngan-tong, à Pyeng-yang (Heijo), qui administrait le Kokuri et le Kudara annexés par les T'ang. Mais au siècle suivant un nouvel état, le Po-hai, occupa tout l'arrière pays entre le Leao, l'Amour et la mer du Japon. Devant la pression coréenne, le siège du protectorat est reporté de Ngan-

long, l'actuel Pyeng-yang à Leao-tong-tch'eng, l'actuel Leao-yang ; la plus grande partie de la péninsule est pour la première fois unifiée par Silla. Le Sud eut le protectorat d'Annam, à La-thanh, au Nord-Ouest de notre Hanôï, où la ville murée, reconstruite aux environs de l'an 800 par « deux cent cinquante mille travailleurs, écrit un auteur du temps qui certainement exagère, ... eut deux mille pas de tours ». Cette ville, on le sait, fut pillée par les Man du Nan-tchao en janvier 863 et reprise la même année par Kao-P'ien aussi populaire dans ce pays que Ma Yuan.

Cette époque tourmentée est avec celle des Han la plus glorieuse de la Chine. Les grands échanges internationaux reprennent. Des ambassades vont jusqu'au Magadha. Les Sassanides implorent les Tang contre les Arabes, qui leur ferment le Cachemire ; en 798, Harûn al-Rasid devient l'allié des Tang. Le plus illustre des pèlerins chinois, Hiuan-tsang, accomplit en 16 ans son grand voyage : Si-ngan-fou, Hami, Tourfan, Koutcha, le Turkestan russe, Kaboul, l'Inde presque entière, où il visite Harsa ; les Pamirs et Khotan, le Kansou, Si-ngan-fou. Canton, d'où partit Yi-tsing, reliée à Ceylan depuis le Ve siècle, devient le centre des relations maritimes avec le Tonkin, la Malaisie et la Perse. La civilisation et les arts de la Chine pénètrent largement l'Asie centrale, le Tibet de Sron-bcan sgampo, la Corée du Silla et le Japon de Nara et de Heian. On trouve en 760 des artisans chinois à Koufa, la première capitale des Abbassides, des Arabes et des Juifs à Canton aux VIII^e et IX^e siècles. L'Asie centrale et les mers du Sud apportent le judaïsme, le mazdéisme, le manichéisme et le christianisme nestorien, et, malgré la proscription de 845 qui n'épargna pas même le bouddhisme, ces religions durent assez pour laisser une littérature, sauf autant qu'on sache, le mazdéisme. La réforme complète de l'administration, la sécularisation du bouddhisme, la renaissance littéraire, l'invention de l'imprimerie et de la porcelaine sont quelques traits du règne des Tang. La renommée de leur plastique est restée si grande qu'en dépit des destructions massives les historiens de l'art et les connaisseurs lui ont toujours attribué volontiers ce qui a été sauvé de celle des Song et même des Ming.

La période suivante, dite des Cinq Dynasties, est en réalité un de ces intervalles de

troubles qui naissent en Chine de l'impuissance du pouvoir central à garder longtemps un lien, non seulement avec les colonies qui prolongent son territoire, mais entre les parties de son propre empire. L'affaiblissement du souverain et les empiétements de ses représentants dans les provinces en sont les deux causes déterminantes. La cause profonde en est peut-être l'état inorganique de la Chine dans un domaine trop vaste ; unie par une civilisation commune, elle tend au démembrement entre des politiques et des âmes régionalistes. Les derniers Tang assassinés, les généraux s'arrogèrent partout des royaumes, mais les empiétements de fait avaient commencé sous les Tang. Pour le seul héritage aulique, les Leang, les Heou Tang, Heou Tsin, les Heou Han, les Heou Tcheou se succédèrent en 50 ans (607-660) par la voie de l'extermination. L'imprimerie sur planche se développe en ce temps de désolation générale (X^e siècle).

Le dernier Tcheou, en détruisant ses voisins, prépara une nouvelle unité. Son général Tch'ao Kouang-yin, le fondateur des Song, la réalisa par l'annexion des pays autour du Yang-tseu. La Chine fut divisée en dix provinces, *tao*, à l'imitation des Tang, puis en 15 et en 23, *lou*. Les K'i-tan, mélange mongol-tungus, descendants des Siemp'i qui depuis les Tang avaient étendu leurs conquêtes de l'Amour aux T'ien-chan, occupèrent le Nord jusqu'au Fleuve Jaune. Ce sont les Leao des histoires dynastiques. Un parti de K'i-tan alla fonder en Transoxiane, dans la région du Semirecte, le puissant royaume des Kara-Khitai. Les Leao tombent en 1125 sous les coups des Kin, Jou-tchen de Mandchourie appelés par les Song. Les Kin se retournent contre eux et les chassent au de-là de la Houai, puis du Yang-tseu. Les Jou-tenen vers 1050 avaient leur centre aux environs de l'actuel Harbin, leur capitale à Pékin en 1152, à Pien, c'est à dire K'ai-long-fou, en 1161. Celle des Song passe de K'ai-long en 960 à Hang-tcheou (Linngan) en 1127. Nous ne revoyons, comme au temps des Ts'in, la région du Tang-tseu devenir la zone de résistance, le second cœur de la Chine, défendue par l'immensité de ses terres et l'énerverment que sa civilisation verse dans l'âme des barbares ; c'est du Ngan-houei que s'éleva le fondateur des Ming.

La Chine au XII^e siècle se trouve ainsi divisée en deux : Song et Kin, le Nord aux

maines d'étrangers qui se sinisent. Les chefs indigènes s'étaient disputé le Sud durant les Cinq Dynasties. Les Dinh ayant envoyé le tribut eurent l'investiture des Song, qui investirent ensuite les Lê et les Li à peu d'intervalles. Les Li furent la première dynastie annamite qui dura ; les premiers ils se firent appeler empereurs dans leur royaume. En 1054, ils changèrent le nom de Nan-Yue (Yue méridional), imposée par la Chine, en celui de Ta-Yue (Dai-viêt, grand Yue) ; mais en 1175 enfin le nom d'Annam fut reçu de la Chine. Tout le Sud-Ouest lui était échappé dans le royaume de Ta-Li, fondé vers la fin du XI^e siècle. Celui de Si-Hia, ou Tangout, occupait depuis 990 tout le Nord-Est. A l'Est le Silla détruit en 918, le Kao-li commence et devient en 926 vassal des Leao, le Po-hai détruit. Quand les Kin remplacent les Leao, le Ya-lou marque en gros la frontière. La Chine des Song, après un siècle brillant qui vit les derniers pèlerins de l'Inde envahie par l'Islam, malgré les dons qu'elle faisait encore au Japon au XII^e siècle et le commerce des ports du Sud, finit par être envahie, repliée sur elle-même, laissant pourtant unelittérature, un art qui sont une des parts précieuses de son legs humain.

La sanglante épopée mongole est connue, au moins en ses achèvements, Témudgin, ou Gengis-khan, naît en 1155, dans une petite tribu de nomades, après des sources de l'O-non, sous affluent de l'Amour. Orphelin et fugitif, il prend refuge chez les Kéraïtes de l'Orkhon. A la fin du XII^e siècle, il est proclamé khan : en 1206, ses derniers ennemis abattus, (les Naïmans en 1205), il est maître de l'ancien empire des Hiong-nou et des T'ou-kiue. En 1215, il entre à Pékin, et repart contre les Kara-Khitai. En 1219, il attaque le sultan musulman de Khwarezm : deux de ses généraux, franchissant le Caucase, écrasent en 1223 la noblesse russe sur la Kalka. Le Khwarez est province mongole en 1225. Gengis-khan meurt en 1227, en détruisant la Si-Hia. Sous ses successeurs, le flot mongol, arrivé jusqu'au bord de l'Adriatique (1241), recule et se brise, le califat de Bagdad remplacé (1258) et la Russie asservie pour plus de deux siècles. Dans le même temps, les Kin étaient défait détruits en 1234, le Ta-li en 1253, les Song en 1280. Après deux expéditions terminées par un désastre (1274), 1281, les Yuan renoncèrent au Japon. Le Koryé, enlevé en 1270, est ré-

tabli par eux en 1290. Le Sud est pénétré jusqu'au Champa et la Haute Birmanie, et abandonné. La Chine organisée par la paix mongole, redoutée de ses voisins d'Asie, s'ouvre largement, tournée vers l'Occident. Qu'il nous suffise de rappeler les voyages célèbres de Jean du Plan Carpin (1245), de Guillaume de Rubrouck (retour en 1255), de Jean de Monte Corvino (1289-1293), de Marco Polo (1272-1295), et ceux, moins connus, du Ki-tan Ye-lu Tch'ou-ts'ai (1218-1219) du Nord du Chan-si à Samarkand et Boukhara ; du taoïste Tch'ang-tch'ouen (1220), du Chantong, par Pékin, le Kéroulen et l'Orkhon, l'Altai, le Nord des Tien-chan, Samarkand Balkh, jusqu'à l'Hindoukouch ; de Tch'ang To-houei (1247), du Tche-Li au Kéroulen, à l'Orkhon, au pied des monts Khangai à la résidence d'été de Kouyouk ; de Tch'ang-to (1259), de Karakorum en Perse ; de Tcheou Ta-kouan (1296), du Tcho-kiang au Cambodge par le Champa. Ajoutez l'alliance entre la Chine de Koubilai et la Perse de Houlagou, et les vagues ententes, favorisées par l'éloignement, avec la Papauté et quelques princes chrétiens, par dessus l'Islam et contre lui, assez analogues à celles des XV^e-XVII^e siècles, entre les états chrétiens d'Europe et la Perse chiite contre les Ottomans sunnites.

Les Ming (1368-1644), partis de la région du Yang-tseu, fondèrent une dynastie nationale entre deux dynasties étrangères : Les Yuan, qu'ils chassèrent, et les Ts'in, qui les détruisirent. Les Mongols s'enfuirent au Nord des sables. Les Ming possédèrent d'abord l'Ouest jusqu'à Hami, l'Est jusqu'au Ya-lou. Puis les Tatares, menacés à l'Ouest par les Oïrates, débordèrent dans la boucle des Ordos. Les tribus Jou-tchen, d'où sortirent les Ts'ing, étaient installées dès le XVI^e siècle en Mandchourie, où les Ming n'eurent plus que des établissements nominaux. La Corée eut les Li, et l'Annam, perdu en 1428, les Lê : dynasties nationales imitant la chinoise. La capitale des Ming passa de Nankin à Pékin en 1421. Tch'eng-tsou, le second empereur, eut un beau gouvernement à l'intérieur, mais lança de vaines expéditions dans l'Océan Indien de 1405 à 1435. La flotte de Tch'eng Hotoucha l'Inde moins d'un siècle avant les Portugais, un peu plus d'un siècle avant la mort de François Xavier dans une île du Kouang-tong et de l'occupation de Macao. C'est le passage à l'ère moderne ;

bien qu'encore fort peu étudiée, elle nous est moins étrangère, et ce que nous pourrions en dire ici n'ajouterait rien que vous ne sachiez déjà. Aussi bien notre étape a-t-elle été assez longue à partir de l'âge de pierre.

Considérons dans leur ensemble les vingt cinq siècles d'histoire que nous venons de parcourir. L'ancien concept d'une confédération de feudataires sous un souverain investi par le Ciel entre en lutte vers le Ve siècle a. C. avec le concept nouveau d'une politique de compétition égoïste. Celui-ci était né d'une transformation profonde et générale, dont la déterminante fut sans doute l'accroissement des populations chinoises. L'exagération de la féodalité primitive à l'époque des Royaumes Combattants aboutit à sa suppression. Le triomphe avec les Ts'in du concept nouveau, d'où est sortie l'unité chinoise, prépare le retour, avec les Han, de l'ancien concept-agrandi. L'empire et la lutte pour l'empire alternent dès lors dans la Chine ayant atteint ses frontières historiques : l'antique idée de fédération, sans disparaître autrement que par éclipses à l'intérieur de son territoire, s'exerce surtout au-dehors, s'élargissant, en s'affaiblissant, peu à peu sur toutes les nations du monde, regardées comme autant de barbares dont le devoir et l'intérêt sont de venir reconnaître la suzeraineté et recevoir le bienfait

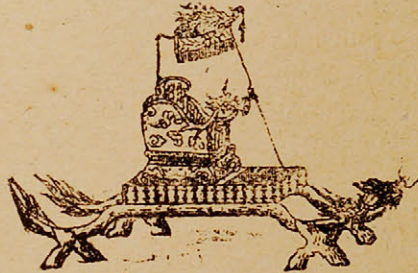
de la civilisation chinoise. Cela mènera au heurt avec les états modernes d'Occident et à la lourde révolution actuelle.

Du point de vue ethnique, il s'en faut que l'unification du vaste empire ait jamais été complète. Sans parler des provinces extérieures, Annam, Tibet, Turkestan, Mongolie, Mandchourie, rattachées ou perdues selon les temps et restées terres étrangères en dépit de l'immigration bénévole ou forcée, sans parler des Barbares irréductibles de l'intérieur, dont les ilots, menaçants jadis se sont maintenus jusqu'à nos jours d'un bout à l'autre du territoire, occupant parfois des provinces presque entières (leurs pacifications forment avec celles des sujets chinois révoltés un des genres les plus familiers de la littérature historique chinoise), la Chine, en dépit de la vitalité de son peuple, qui essaime aujourd'hui de la Malaisie à l'Amérique, n'a pas encore atteint l'unité : il suffit de signaler l'opposition du Nord et du Sud, que nous avons rencontrée souvent depuis les environs de notre ère.

Quant à sa place dans la civilisation, il ne fait aucun doute que dans la Chine l'Extrême Orient n'ait eu sa Grèce.

E. GASPARDONE

(Supplément de *France-Indochine*)



AU SIAM

Immigration chinoise

A partir du commencement de l'année 2476 (Avril 1933), le Gouvernement siamois applique la nouvelle réglementation royale sur l'immigration (perception de 100 ticaux de taxe par personne).

Avant l'application de ce règlement, les immigrés se sont multipliés ; c'est ainsi que les 28, 29 et 31 Mars, il entra à Bangkok 10.000 Chinois environ. Les médecins n'étant pas assez nombreux pour les examiner, on a eu recours à la Direction de la Gendarmerie pour avoir des médecins supplémentaires.

Par contre, depuis le 1^{er} Avril, date d'application de la nouvelle réglementation sur l'immigration, le nombre d'immigrés chinois a diminué. C'est ainsi que, dans le courant de la deuxième semaine d'Avril, 41 passagers seulement sont arrivés au Siam, venant des différents ports de Chine.

Les écoles chinoises du Siam protestent contre l'enseignement de la langue siamoise

Le 5 Mars dernier, les représentants de 47 écoles chinoises au Siam, de 18 associations différentes et de 4 journaux chinois, se sont réunis en vue de délibérer sur la question des écoles chinoises de Bangkok, qui sont dans l'obligation d'enseigner la langue siamoise comme dans les écoles siamoises, conformément à la réglementation royale sur l'Enseignement Primaire. Ces représentants

avaient déjà demandé au Ministère de l'Instruction publique de réduire le temps consacré à l'enseignement du siamois, mais ils n'avaient encore obtenu aucun résultat.

La réunion comprenait une centaine de personnes. Elle décida d'élire 15 représentants qui adresseront, dans le courant de cette semaine, une requête collective au Parti du Peuple.

Résultat de la réglementation sur l'enseignement primaire

En l'année 2463 (1922) la population du Siam était d'environ 9.221.000 habitants, dont 333.972 hommes et 88.756 femmes, soit 922.728 habitants, savaient lire et écrire. Les illettrés étaient au nombre de 8.298.272 et comptaient 90% de la population totale.

A partir de l'année 2464 (1923), le Gouvernement fit observer la réglementation sur l'enseignement primaire. En 2473 (1930), la population siamoise ayant augmenté, comptaient 10.941.000 habitants dont 6.895.000 savaient lire et écrire (5.284.500 hommes et 1.610.500 femmes). Le nombre d'illettrés s'était abaissé à 4.046.000, soit 37% seulement de la population totale.

L'instruction s'est répandue davantage parmi les femmes : dans l'espace de 10 ans, il y a eu 6 fois plus d'hommes instruits et 20 fois plus de femmes instruites qu'auparavant.